

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

du tems. Du côté du Midi florissaient les *Troubadours*, et du côté du Nord les *Trouveurs*. Ces deux mots, qui au fond n'en sont qu'un, expriment assez bien la physionomie des deux langues.

Si le provençal, qui n'a que des sons pleins, eût prévalu, il aurait donné au français l'éclat de l'espagnol et de l'italien : mais le Midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put soutenir la concurrence du Nord, et l'influence du patois picard s'accrut avec celle de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde, qui dominant aujourd'hui dans la langue française.

Mais quoique cette nouvelle langue eût été adoptée par la cour et par la nation, et que dès l'an 1260, un auteur italien lui eût trouvé assez de charmes pour la préférer à la sienne, cependant l'église, l'université et les parlemens la repoussèrent encore, et ce ne fut que dans le seizième siècle qu'on lui accorda solennellement les honneurs dûs à une langue légitimée.

A cette époque, la renaissance des lettres, la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes, l'invention de la poudre et de l'imprimerie, ont donné une autre face aux empires. Ceux qui brillaient se sont tout-à-coup obscurcis : et d'autres sortant de leur obscurité, sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du Nord au Midi un nouveau schisme a déchiré l'église, un commerce immense a jetté de nouveaux liens parmi les hommes. C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, et c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe sur-tout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a rien à lui comparer : le nombre des capitales, la fréquence et la

célérité des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue.

Ce choix ne pouvait tomber sur l'allemand; car vers la fin du quinzième siècle, et dans tout le cours du seizième, cette langue n'offrait pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parlait, elle céda toujours le pas à la langue latine. Comment donc faire adopter aux autres ce qu'on n'ose adopter soi-même? C'est des Allemands que l'Europe apprit à négliger la langue allemande. Observons aussi que l'Empire n'a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l'appelaient naturellement: ce vaste corps n'eut jamais un chef qui lui fut proportionné; et dans tous les tems cette ombre du trône des Césars, qu'on affectait de montrer aux nations, ne fut en effet qu'une ombre. Or, on ne saurait croire combien une langue emprunte d'éclat du prince et du peuple qui la parlent. Et lorsqu'enfin la maison d'Autriche, fière de toutes ses couronnes, a pu faire craindre à l'Europe une monarchie universelle, la politique s'est encore opposée à la fortune de la langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à son sceptre héréditaire qu'à un trône où son fils ne pouvait monter, fit réjaillir l'éclat des Césars sur la nation espagnole.

A tant d'obstacles tirés de la situation de l'Empire, on peut en ajouter d'autres, fondés sur la nature même de la langue allemande: elle est trop riche et trop dure à la fois. N'ayant aucun rapport avec les langues anciennes; elle fut pour l'Europe une langue-mère, et son abondance effraya des têtes déjà fatiguées de l'étude du latin et du grec. En effet, un Allemand qui apprend la langue française ne fait pour ainsi dire qu'y descendre, conduit par la langue latine; mais rien ne peut nous faire remonter du français à l'alle-

mand : il aurait fallu se créer pour lui une nouvelle mémoire ; et sa littérature, il y a un siècle, ne valait pas un tel effort. D'ailleurs, sa prononciation gutturale choqua trop l'oreille des peuples du Midi ; et les imprimeurs allemands, fidèles à l'écriture gothique, rebutèrent des yeux accoutumés aux caractères romains.

On peut donc établir pour règle générale, que si l'homme du Nord est appelé à l'étude des langues méridionales, il faut de longues guerres dans l'empire pour faire surmonter aux peuples du Midi leur répugnance pour les langues septentrionales. Le genre-humain est comme un fleuve qui coule du Nord au Midi ; rien ne peut le faire rebrousser contre sa source ; et voilà pourquoi l'universalité de la langue française est moins vraie pour l'Espagne et pour l'Italie que pour le reste de l'Europe. Ajoutez que l'Allemagne a presque autant de dialectes que de capitales : ce qui fait que ses écrivains s'accusent réciproquement de patavinité. On dit, il est vrai, que les plus distingués d'entr'eux ont fini par s'accorder sur un choix de mots et de tournures, qui met déjà leur langage à l'abri de cette accusation, mais qui le met aussi hors de la portée du peuple dans toute la Germanie.

Il reste à savoir jusqu'à quel point la révolution qui s'opère aujourd'hui dans la littérature des Germains, influera sur la réputation de leur langue. On peut seulement présumer que cette révolution s'est faite un peu tard, et que leurs écrivains ont repris les choses de trop haut. Des poèmes tirés de la Bible, où tout respire un air patriarcal, et qui annoncent des moeurs admirables, n'auront de charmes que pour une nation simple et sédentaire, presque sans ports et sans commerce, et qui ne sera peut-être jamais réunie sous un même chef. L'Allemagne offrira long-tems le spectacle d'un peuple antique et modeste, gouverné par une foule de princes amoureux des modes et du langage d'une nation attrayante et polie.

plus heureuse; les patois y sont abandonnés aux provinces, et c'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.

Enfin le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait qu'elle distance sépare en Italie la poésie de la prose: mais ce qui doit étonner, c'est que le vers y ait réellement plus d'apreté, ou pour mieux dire, moins de mignardise que la prose. Les loix de la mesure et de l'harmonie ont forcé le poète à tronquer les mots, et par ces synopes fréquentes, il s'est fait une langue à part, qui, outre la hardiesse des inversions, a une marche plus rapide et plus ferme. Mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur; son éclat est monotone; l'oreille se lasse de sa douceur, et la langue de sa mollesse: ce qui peut venir de ce que chaque mot étant harmonieux en particulier, l'harmonie du tout ne vaut rien. La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne. Elle est souvent ridicule et presque insupportable dans une bouche virile, parce qu'elle ôte à l'homme cette teinte d'austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme. Enfin il paraît difficile d'être naïf ou vrai dans cette langue, et la plus simple assertion y est toujours renforcée du serment. Tels sont les inconvéniens de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or, c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est toute usuelle: la poésie n'est qu'un objet de luxe.

d'abord nécessité le signe, et bientôt le signe a fécondé l'idée; chaque mot a fixé la sienne, et telle est leur association, que si la parole est une pensée qui se manifeste, il faut que la pensée soit une parole intérieure et cachée. L'homme qui parle est donc l'homme qui pense tout haut; et si on peut juger un homme par ses paroles, on peut aussi juger une nation par son langage. La forme et le fond des ouvrages dont chaque peuple se vante n'y fait rien: c'est d'après le caractère et le génie de leur langue qu'il faut prononcer: car presque tous les écrivains suivent des règles et des modèles, mais une nation entière parle d'après son génie.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très-composées; il a l'inconvénient des idées abstraites et générales; on craint, en le définissant, de le généraliser encore. Mais afin de mieux rapprocher cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse, on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie et l'étendue des mots, leurs filiations, et enfin le nombre et la forme des tournures et des constructions qu'ils prennent entr'eux, sont les causes les plus évidentes du génie d'une langue; et ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier.

Il semble au premier coup d'oeil, que les proportions de l'organe vocal étant invariables, elles auraient dû produire par-tout les mêmes articulations et les mêmes mots, et qu'on ne devrait entendre qu'un seul langage dans l'univers. Mais si les autres proportions du corps humain, non moins invariables, n'ont pas laissé de changer de nation à nation, et si les pieds, les pouces et les coudées d'un peuple ne sont pas ceux d'un autre, il fallait aussi que l'organe brillant et compliqué de la parole éprouvât de grands changemens de

peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales chez des peuples différens, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

Après avoir expliqué la diversité des langues par la nature même des choses, et fondé l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée, il est tems d'arriver aux deux peuples qui nous attendent, et qui doivent fermer cette lice des nations: peuples chez qui tout diffère, climat, langage, gouvernement, vices et vertus: peuples voisins et rivaux, qui après avoir disputé trois cens ans, non à qui aurait l'empire, mais à qui existerait, se disputent encore la gloire des lettres et se partagent depuis un siècle les regards de l'univers.

L'Angleterre, sous un ciel nébuleux, et séparée du reste du monde, ne parut qu'un exil aux Romains; tandis que la Gaule, ouverte à tous les peuples, et jouissant du ciel de la Grèce, faisait les délices des Césars. Première différence établie par la nature, et d'où dérive une foule d'autres différences. Ne cherchons pas ce qu'était la nation anglaise, lorsque répandue dans les plus belles provinces de France, adoptant notre langue et nos moeurs, elle n'offrait pas une physionomie distincte; ni dans les tems où, consternée par le despotisme de Guillaume le conquérant ou des Tudor, elle donnait à ses voisins des modèles d'esclavage; mais considérons la dans son île, rendue à son propre génie, parlant sa propre

langue, florissante de ses loix, s'asseyant enfin à son véritable rang en Europe.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'approprie: il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience, auquel elle doit sa liberté, se consume au-dedans s'il n'éclate au-dehors. Mais quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports; et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande, sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais. De sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie.

Mais la France qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie, quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre, que toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires, et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation elle tient à tous les états; par sa juste étendue elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée; ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur; et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce; si bien que tout le monde a besoin de la France, quand

part, et qu'elle repousse tout ce qui veut partager avec elle l'empire des sensations. Qu'Orphée redise sans cesse: *J'ai perdu mon Euridice*, la sensation grammaticale d'une phrase tant répétée sera bientôt nulle, et la sensation musicale ira toujours croissant. Et ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores, que la musique les repousse; c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite, quand le chant demande le désordre et l'abandon. La musique doit bercer l'ame dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini! Les accords plaisent à l'oreille par la même raison que les saveurs et les parfums plaisent au goût et à l'odorat.

Mais si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres; ils serrent le style figuré de plus près, et leur poésie est plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures orientales étaient folles; que celles des Grecs et des Latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvemens heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage; et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue, que résulte tout le charme de leur style. Ce qui fait croire que la langue française, sobre et timide, serait encore la dernière des langues, si la masse de ses bons écrivains ne l'eût poussée au premier rang, en forçant son naturel.

Un des plus grands problèmes qu'on puisse proposer aux hommes, est cette constance de l'ordre régulier dans notre

sions, se jettent dans tous les moules que le texte leur présente: elles se calquent sur lui, et rendent difficulté pour difficulté: je n'en veux pour preuve que Davanzati. Quand le sens de Tacite se perd, comme un fleuve qui disparaît tout-à-coup sous la terre, le traducteur se plonge et se dérobe avec lui. On les voit ensuite reparaitre ensemble: ils ne se quittent pas l'un l'autre; mais le lecteur les perd souvent tous deux.

La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère: elle est plus variée que celle des langues du Midi, mais moins éclatante; elle est plus douce que celle des langues du Nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'E muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges; et puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues, la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités: elle y règne depuis les conférences de Nimègue, et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe: on ne semera plus la guerre dans des paroles de paix.

Aristippe ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue; et voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria, que les dieux ne l'avaient pas conduit chez des

barbares. Quand on arrive chez un peuple, et qu'on y trouve la langue française, on peut se croire chez un peuple poli.

Leibnitz cherchait une langue universelle, et nous l'établissions autour de lui. Ce grand homme sentait que la multitude des langues était fatale au génie, et prenait trop sur la brièveté de la vie. Il est bon de ne pas donner trop de vêtemens à sa pensée: il faut, pour ainsi dire, voyager dans les langues; et après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne.

Si nous avons les littératures de tous les peuples passés, comme nous avons celle des Grecs et des Romains, ne faudrait-il pas que tant de langues se réfugiassent dans une seule par la traduction? Ce sera vraisemblablement le sort des langues modernes, et la nôtre leur offre un port dans le naufrage. L'Europe présente une république fédérative, composée d'empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé; on ne peut en prévoir la fin, et cependant la langue française doit encore lui survivre. Les états se renverseront et notre langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancrs, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre-humain.

Mais sans attendre l'effort des siècles, cette langue ne peut-elle pas se corrompre? Une telle question mènerait trop loin: il faut seulement soumettre la langue française au principe commun à toutes les langues.

Le langage est la peinture de nos idées, qui a leur tour sont des images plus ou moins étendues de quelques parties de la nature. Comme il existe deux mondes pour chaque homme en particulier, l'un hors de lui, qui est le monde physique; et l'autre, au dedans, qui est le monde moral

écrit la *Messiede* en vers hexamètres, et M. Gessner n'a employé pour sa *Mort d'Abel* qu'une prose poétique. J'ignore si la langue allemande a une prosodie assez marquée pour supporter la versification grecque et latine. Elle a d'ailleurs des vers rimés, comme tous les peuples du monde.

PAGE 7. *Imité et surpassé, etc.*

J'entends par les tragiques Français : car Llopès de Véga peut être souvent comparé à Shakespear pour la force, l'abondance, le désordre et le mélange de tous les tons.

PAGE 8. *La Langue vulgaire, etc.*

C'est ainsi que les Italiens appellent encore leur langue. Au tems du Dante, chaque petite ville avait son patois en Italie; et comme il n'y avait pas une seule cour un peu respectable, ni un seul livre important, ce poète, ébloui de l'éclat de la cour de France et de la réputation qu'obtenaient déjà en Europe les romans et les poèmes des Troubadours et des Trouveurs, eut envie d'écrire tous ses ouvrages en latin, et il en écrivit en effet quelques-uns dans cette langue. Son poème de l'Enfer était déjà ébauché et commençait par ce vers :

Infera regna canam, mediumque, imumque Tribunal.

Mais encouragé par ses amis, il eut honte d'abandonner sa langue. Il se mit à chercher dans chaque patois ce qu'il y sentait de bon et de grammatical, et c'est de tant de choix qu'il se fit un langage régulier, un *langage de cour*, selon sa propre expression; langage dont les germes étaient par-tout, mais qui ne fleurit qu'entre ses mains. Voyez son traité de *vulgari Eloquentia*, et la nouvelle traduction de son poème de l'Enfer, imprimée à Paris.

PAGE 10. *Se débattait dans les horreurs de la Ligue, etc.*

Le Tasse était en France à la suite du cardinal d'Est, précisément au tems de la Saint-Barthelemy. Il est bon d'observer que l'Arioste et lui étaient antérieurs de quelques années à Cervantes et à Llopès de Véga.

PAGE 10. *Elle s'en était trop occupée, etc.*

Le Dante avoue que de son tems on parlait quatorze dialectes indistinctement en Italie, sans compter ceux qui étaient moins connus. Aujourd'hui la bonne compagnie à Venise parle fort bien le vénitien, et ainsi des autres états. Leurs pièces de

ceux qui le composent; la *vie* a été la suite de nos instans; le *cœur*, la suite de nos desirs; l'*esprit*, la suite de nos idées, etc. etc.

C'est cette difficulté qui a tant exercé les métaphisiciens, et sur laquelle J. J. Rousseau se récrie si mal-à-propos dans son discours de l'inégalité parmi les hommes, comme sur le plus grand mystère qu'offre le langage.

PAGE 15. *Parole intérieure et cachée.*

Que dans la retraite et le silence le plus absolu, un homme entre en méditation sur les objets les plus dégagés de la matière; il entendra toujours au fond de sa poitrine une voix secrète qui nommera les objets à mesure qu'ils passeront en revue. Si cet homme est sourd de naissance, la langue n'étant pour lui qu'une simple peinture, il verra passer tour-à-tour les hiéroglyphes, ou les images des choses sur lesquelles il méditera.

Telle est l'étroite dépendance où la parole met la pensée, qu'il n'est pas de courtisan un peu habile qui n'ait éprouvé qu'à force de dire du bien d'un sot ou d'un fripon en place, on finit par en penser.

PAGE 14. *Articulations radicales, etc.*

Ce sont ces racines des mots que les étymologistes cherchent obstinément par un travail ingénieux et vain. Les uns veulent tout ramener à une langue primitive et parfaite: les autres déduisent toutes les langues des mêmes radicaux. Ils les regardent comme une monnaie que chaque peuple a chargée de son empreinte. En effet, s'il existait une monnaie dont tous les peuples se fussent toujours servi, et qu'elle fut indestructible; c'est elle qu'il faudrait consulter pour la fixation des tems où elle fut frappée. Et si cette monnaie était telle que, sans trop de confusion, on eût pu lui donner des marques certaines qui désignassent les empires où elle aurait passé, l'époque de leur politesse ou de leur barbarie, de leur force ou de leur faiblesse; c'est elle encore qui fournirait les plus sûrs matériaux de l'histoire. Enfin si cette monnaie s'altérait de certaines manières, entre les mains de certains particuliers, que leurs affections lui donnassent de telles couleurs et de telles formes, qu'on distinguât les pièces qui ont servi à soulager l'humanité ou à l'opprimer, à l'encouragement des arts ou à la corruption de la justice, etc.; une telle monnaie dévoilerait incontestablement le génie, le goût et les moeurs de chaque peuple. Or, les racines des mots sont cette monnaie primitive, antiques médailles répandues

tains théologiens ont affirmé de la langue que parla le premier homme. On aurait donc unanimement donné le même nom au même arbre, au même animal, sur toute la terre et dans tous les tems; mais cela n'est point. Qu'on en juge par l'embarras où nous sommes lorsqu'il s'agit de nommer quelque objet inconnu ou de faire passer un terme nouveau.

PAGE 15. *La France qui a dans son sein des richesses immortelles, etc.*

Il y a deux cents ans qu'en Angleterre, et en plein parlement, un homme d'état observa que la France n'avait jamais été pauvre trois ans de suite.

PAGE 18. *La France sous un ciel tempéré, etc.*

Il est certain que c'est sous les zones tempérées que l'homme a toujours atteint son plus haut degré de perfection.

PAGE 19. *Autant de Français différens, etc.*

Celui de Saint-Louis, des Romanciers d'après, d'Alain-Chartier, de Froissard; celui de Marot, de Ronsard, d'Amiot; et enfin la langue de Malherbe, qui est la nôtre. On trouve la même bigarrure chez tous les peuples. Le latin des douze tables, celui d'Ennius, celui de César, et vers la fin, la latinité du moyen âge.

Idem. *Se traduisaient mutuellement, etc.*

Le roman de la Rose, traduit plusieurs fois, l'a été en prose par un petit chanoine du quatorzième siècle. Ce traducteur jugea à propos de faire sa préface en quatre vers, que voici:

*Cy est le roman de la Rose
Qui a été clair et net,
Translaté de vers en prose
Par votre humble Moulinet.*

PAGE 20. *Et ce divorce de la prononciation et de l'orthographe, etc.*

L'orthographe est une manière invariable d'écrire les mots, afin de les reconnaître. C'est dans la latinité du moyen âge qu'on voit notre orthographe et notre langue se former en partie. On mutilait le mot latin avant de le rendre français, ou on donnait au mot celte la terminaison latine; *existimare* devint *estimare*; on eut *pensare*

pour *putare*; *granditer* pour *valdè*; *menare* pour *conducere*; *flasco* pour *lagena*; *arpennis* pour *juger*; *beccus* pour *rostrum*, etc. On croit entendre le *Malade imaginaire*. De là viennent dans les familles de mots, ces irrégularités qui défigurent notre langue: nous sommes infidèles et fidèles tour-à-tour à l'étymologie. Nous disons *penser*, *pensée*, *penseur*, et toup-à-coup *putatif*, *supputer*, *imputer*, etc. Des mots étroitement unis par l'analogie, sont séparés par l'étymologie et réclament des pères différents, comme *main* et *tact*, *oil* et *vue*, *nez* et *odorat*, etc.

Mais, pour revenir à notre orthographe, on lui connaît trois inconvénients; d'employer d'abord trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche; ensuite d'en employer qu'on pourrait remplacer par d'autres, ce qui lui donne du vague; enfin, d'avoir des caractères dont elle n'a pas le prononcé, et des prononcés dont elle n'a pas les caractères. C'est par respect, dit-on, pour l'étymologie, qu'on écrit *philosophie* et non *filosofie*. Mais, ou le lecteur sait le grec, ou il ne le sait pas; s'il l'ignore, cette orthographe lui semble bizarre et rien de plus: s'il connaît cette langue, il n'a pas besoin qu'on lui rappelle ce qu'il sait. Les Italiens, qui ont renoncé dès long-tems à notre méthode, et qui écrivent comme ils prononcent, n'en savent pas moins le grec; et nous ne l'ignorons pas moins, malgré notre fidèle routine. Mais on a tant dit que les langues sont pour l'oreille! Un abus est bien fort, quand on a si long-tems raison contre lui. Sans compter que nous ne sommes pas constamment fidèles aux étymologies, car nous écrivons *fantôme*, *fantaisie* etc. et *philtre* ou *filtre* etc.

J'observerai cependant que les livres se sont fort multipliés, et que les langues sont autant pour les yeux que pour l'oreille: la réforme est presque impossible. Nous sommes accoutumés à telle orthographe: elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire; sa bizarrerie fait souvent toute la physionomie d'une expression, et prévient dans la langue écrite les fréquentes équivoques de la langue parlée. Aussi, dès qu'on prononce un mot nouveau pour nous, naturellement nous demandons son orthographe, afin de l'associer aussi-tôt à sa prononciation. On ne croit pas savoir le nom d'un homme, si on ne l'a vu par écrit. Je devrais dire encore que les peuples du Nord et nous, avons altéré jusqu'à l'alphabet des Grecs et des Romains; que nous avons prononcé l'*e* en *a*, comme dans *prudent*; l'*i* en *e* comme dans *invincible*, etc. que les Anglais sont là-dessus plus irréguliers que nous: mais qui est-ce qui ignore ces choses? Il faut observer seulement qu'outre l'universalité des langues, il y en a

sur l'impression que l'objet ou ses qualités avaient faite en nous: il fallut réfléchir et comparer; et sur le premier jugement que l'homme porta, naquit le verbe; c'est le mot par excellence. C'est un lien universel et commun qui réunit dans nos idées les choses qui existent séparément hors de nous; c'est une perpétuelle affirmation pour le *oui* ou le *non*: il rapproche les diverses images que présente la nature, et en compose le tableau général; sans lui point de langue: il est toujours exprimé ou sous-entendu. EST, verbe unique dans toutes les langues, parce qu'il représente une opération unique de l'esprit; verbe simple et primitif, parce que tous les autres ne sont que des déguisemens de celui-là. Il se modifie pour se plier aux différens besoins de l'homme, suivant les tems, les personnes et les circonstances. *Je suis*, c'est-à-dire, *moi est, être* est une prolongation indéfinie du mot *est*: *j'aime*, c'est-à-dire, *je suis aimant*, etc. C'est une clé générale avec laquelle on trouve la solution de toutes les difficultés que renferment les verbes.

PAGE 24. *Sa littérature ne vaut pas un coup-d'oeil.*

Je ne parle point du chancelier Bacon et de tous les personnages illustres qui ont écrit en latin; ils ont travaillé à l'avancement des sciences, et non au progrès de leur propre langue.

PAGE 25. *Le scandale de notre littérature.*

Comme le théâtre donne un grand éclat à une nation, les Anglais se sont ravisés sur leur Shakespear, et ont voulu, non-seulement l'opposer, mais le mettre encore fort au-dessus de notre Corneille: honteux d'avoir jusqu'ici ignoré leur propre richesse. Cette opinion est d'abord tombée en France, comme une hérésie en plein oncile: mais il s'y est trouvé des esprits chagrins et anglo-mans, qui ont pris la chose avec enthousiasme. Ils regardent en pitié ceux que Shakespear ne rend pas complètement heureux, et demandent toujours qu'on les enferme avec ce grand-homme. Partie mal saine de notre littérature, lasse de reposer sa vue sur les belles proportions! Essayons de rendre à Shakespear sa véritable place.

On convient d'abord que ses tragédies ne sont que des romans dialogués, écrits d'un style obscur et mêlé de tous les tons; qu'elles ne seront jamais des monumens de la langue anglaise, que pour les Anglais même: car les étrangers voudront toujours que les monumens d'une langue en soient aussi les modèles, et ils les choisiront dans les meilleurs siècles. Les poèmes de Plaute et d'Ennius étaient des monu-

le sein de Priam; et nous disons, *il l'enfonça*; or il y a un degré entre *enfoncer* et *cacher*, et nous nous arrêtons au premier. *Ingrato cineri* pour *cendre insensible*; or elle est ingrate, si elle est insensible aux pleurs qu'on verse sur elle: mais nous nous arrêtons à l'épithète d'*insensible*.

PAGE 34. *L'oreille (ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, etc.*

L'harmonie imitative dans le langage, achève et perfectionne la description d'un objet, parce qu'elle rend à l'oreille l'impression que l'objet fait sur les sens. Elle se trouve dans le nom même de la chose, ou dans le verbe qui exprime l'action. Quand le nom et le verbe n'ont pas d'harmonie qui imite, on ne parvient à la créer que par le choix des épithètes et la coupe des phrases. Le nom qu'on appelle *Substantif* doit avoir son harmonie, quand l'objet qu'il exprime a toujours une même manière d'être: ainsi *tonnerre*, *grêle*, *tourbillon*, sont des mots chargés d'*r*, parce qu'il ne peuvent exister, sans produire une sensation bruyante. L'*eau*, par exemple, est indifférente à tel ou tel état; aussi, sans aucune sorte d'harmonie par elle-même, elle en acquiert au besoin par le concours des épithètes et des verbes: *l'eau turbulente frémit*, *l'eau paisible coule*. Il y a dans notre langue beaucoup de mots sans harmonie, ce qui la rend peu traitable pour la poésie, qui voudrait réunir tous les genres de peinture. Il y a des mots d'une harmonie fautive, comme *lentement*, qui devrait se traîner, et qui est bref; aussi les poètes préfèrent à *pas lent*. Les Latins ont *festina*, qui devrait courir, et qui se traîne sur trois longues. On a fait dans notre langue, plus que dans aucune autre, des sacrifices à l'harmonie: on a dit *mon ame* pour *ma ame*; *de cruelles gens*, *de bonnes gens*, pour ne pas dire *de cruels gens*, *de bons gens* ou des *gens bons*; mais on dit *des gens cruels*. Par exemple, la beauté harmonique du participe *béant*, *béante*, l'a conservé, quoique le verbe *béer* soit vieilli. Le verbe *ouïr* qui s'affiliait si bien au sens de *l'ouïe*, aux mots *d'oreille*, *d'auditeur*, *d'audience*, ne nous a laissé que son participe *ouï* et les tems qui en sont composés: pour tout le reste nous employons le verbe *entendre*, qui vient d'*entendement*, etc., *oui*, tout seul, sert d'affirmation, et signifie *c'est entendu*. Enfin dans les constructions singulières et les ellipses qu'on s'est permises, on a toujours eu pour but d'adoucir le langage ou de le rendre précis; il n'y a que la clarté qu'on ne puisse jamais sacrifier.

M. Mical, voulant tenter avec la nature une lutte jusqu'à nos jours impossible, s'est élevé jusqu'à l'homme, et a choisi dans lui l'organe le plus brillant et le plus compliqué; *l'organe de la parole.*

En suivant donc la nature pas à pas, ce grand Artiste s'est aperçu que l'organe vocal était dans la glotte un instrument à vent, qui avait son clavier dans la bouche; qu'en soufflant du dehors au-dedans, comme dans une flûte, on n'obtenait que des sons filés; mais que pour articuler des mots, il fallait souffler du dedans au-dehors. En effet, l'air en sortant de nos poumons, se change en son dans notre gosier, et ce son est morcelé en syllabes par les lèvres, et par un muscle très-mobile, qui est la langue, aidée des dents et du palais. Un son continu n'exprimerait qu'une seule affection de l'ame, et se rendrait par une seule voyelle; mais coupé à différens intervalles par la langue et les lèvres, il se charge d'une consonne à chaque coup; et se modifiant en une infinité d'articulations, il rend la variété de nos idées.

Sur ce principe, M. Mical applique deux claviers à ses *Têtes parlantes*: l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases; mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement. L'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, toutes les syllabes de la langue française, réduites à un petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'Auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts, comme avec la langue; et on pourra donner au langage des têtes, la rapidité, les repos et toute l'expression enfin que peut avoir la parole, lorsqu'elle n'est point animée par les passions. Les étrangers prendront la *Henriade* ou le *Télémaque*, et les feront réciter d'un bout à l'autre, en les plaçant sur le clavecin vocal, comme on place des partitions d'opéra sur les clavecins ordinaires.

Quand les *Têtes-parlantes* ne seraient qu'un objet de curiosité, elles obtiendraient certainement la première place en mécanique: mais elles ont en outre une utilité d'un genre si peu commun et si près de nous en même tems, qu'on en sera frappé comme moi.

L'histoire des langues anciennes n'est pas complete, parce que nous n'avons jamais que la langue écrite, et que la langue parlée est toujours perdue pour nous: voilà pourquoi nous les appellons *Langues mortes*. En effet, le grec et le latin ne nous offrent que des signes morts, auxquels on ne pourrait redonner la vie, qu'en y attachant la prononciation qui les animait autrefois; ce qui est impossible, puisqu'il

